



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

119 | 2012
2010-2011

Religions de l'Amérique précolombienne

Conclusions et perspectives sur l'analyse des rituels

Camille Tarot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/1028>

ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 7-8

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Camille Tarot, « Conclusions et perspectives sur l'analyse des rituels », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 119 | 2012, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1028>

Tous droits réservés : EPHE

Chaire : Religions de l'Amérique précolombienne

Conférences de M. Camille Tarot

Chargé de conférences

Conclusions et perspectives sur l'analyse des rituels

Ces trois conférences voulaient conclure, en 2010-2011, le cycle engagé en 2008-2009 et poursuivi en 2009-2010 sur la question initiale : est-on légitimé à employer pour l'analyse des rituels les mêmes catégories qui ont été forgées pour analyser la langue et le discours ?

La question a plusieurs dimensions. Mais fondamentalement, elle revient à interroger la légitimité du structuralisme, du courant qui s'est préparé dans les sciences du langage depuis le début du xx^e siècle, en particulier dans la linguistique générale de F. de Saussure et qui s'est imposé aux sciences sociales dans la seconde moitié de ce même siècle, en particulier à l'ethnologie qui a massivement importé les concepts de cette linguistique générale. On a cru, et C. Lévi-Strauss au premier chef, que ces outils se trouvaient dans le cours de Saussure et dans ses suites, en particulier, dans la phonologie des formalistes russes dont les analyses dégageaient des oppositions binaires fournissant un modèle retrouvable dans toutes les productions culturelles, système de parenté, énoncés mythiques, pratiques culinaires, etc.

Or la théorie du signe, comme unité d'un signifiant et d'un signifié, est au fondement de la théorie structuraliste de la langue et de la culture. Elle a été plusieurs fois contestée : soit au nom de l'arbitraire du signe qui semble la contredire, soit au nom de sa binarité qui ne laisse pas voir la place du référent dans le procès de signification. Dans la première séance, on a présenté et discuté l'ouvrage du sociolinguiste, Louis-Jean Calvet, *le Jeu du signe*, Paris 2010, qui, convaincu que la « théorie du signe est la théorie au carré du système » structuraliste se demande si le sens est déjà dans le signe, ou bien si son interprétation est première, s'il n'est qu'un catalyseur de sens construit entre son émetteur et son récepteur, de sorte que le signifiant et le signifié seraient toujours séparables dans un signe linguistique. Pour reconstruire une théorie du signe après cette critique, l'auteur propose de partir d'un constat d'Émile Benveniste selon lequel « le sémiotique (le signe) doit être reconnu, le sémantique (le discours) doit être compris ». Le sémiotique, domaine des signifiants, obéit à des logiques binaires, comme en phonologie, alors que le sens se produit selon des processus analogiques.

La deuxième conférence a été consacrée à une réflexion sur ces processus analogiques, à partir d'un rapide tableau de quelques débats contemporains sur la métaphore, bien présentés dans un numéro des *Archives de philosophie*, tome 70, cahier 4, hiver 2007, intitulé « Interpréter la métaphore » et en particulier l'article de J.-C. Monod, « La mise en question contemporaine du paradigme aristotélicien et ses limites » (p. 535-578). L'époque contemporaine à la fois remet en cause la position de reine des

figures de la métaphore et propose une extension de son rôle bien au-delà de la rhétorique classique. Elle révèle l'importance moins des figures isolées que de la dimension figurative du langage et des procédés de la pensée humaine. Ces analyses ont pour conséquence de déplacer l'effet de l'opération métaphorique du mot au jugement.

Ce dernier point a été confirmé par la présentation de la traduction française de l'ouvrage du philosophe allemand Hans Blumenberg, *Paradigme pour une métaphorologie* (1998), Paris 2006, trad. de Didier Gammelin. Blumenberg part du constat qu'il s'est produit dans la tradition rationaliste occidentale, une « occultation de la métaphore », traitée comme des résidus de mythe qui doivent être éliminés par le progrès de la rationalité. Contre cette vue réductrice, il propose le programme d'une métaphorologie, comme théorie des figures, qui étudierait l'existence de « transferts » de sens (*Übertragungen*) qu'il appelle « métaphores absolues », à la base non seulement des idéologies, des philosophies, mais également des théories scientifiques et des paradigmes qui les sous-tendent. Elles sont absolues dans la mesure où elles résistent à leur traduction purement logique, sinon elles sont abandonnées comme épuisées. Elles ont donc une histoire que l'auteur illustre par leur présence dans les philosophies et les sciences de la nature (astronomie et physique) de la fin du Moyen Âge au début des Temps modernes.

La dernière conférence est partie des riches propositions théoriques contenues dans un article d'Ernesto Laclau « L'articulation du sens et les limites de la métaphore » des *Archives de Philosophie* citées. En reprenant un article célèbre de Gérard Genette (*Figure III*, Paris 1972, p. 41-63) consacré au rapport métaphore-métonymie dans la prose de Proust, l'auteur défend l'interpénétration de la métonymie et de la métaphore, leur implication mutuelle et leurs effets de totalisation, et donc la relativité de leur distinction. Laclau opère donc une rupture avec le structuralisme pour autant qu'il refuse de les voir comme opérant sur deux axes séparés de la langue comme Jakobson, mais les voit au contraire comme deux matrices de tropes qui peuvent passer l'une dans l'autre, ce qu'il appelle le « déplacement tropologique ». Or ce déplacement opère comme des transgressions de la logique différentielle associée à l'axe syntagmatique du système signifiant : les figures rapprochent, superposent et même assimilent ce que la langue normalement différencie. Mais l'assimilation métaphorique ne peut se comprendre qu'à partir d'un contexte concret où un « contact » de deux faits séparés dans la langue, mais joints dans l'expérience ou suggérés par elle, permettent la métonymie au départ de la métaphore. On a pu montrer l'utilité de cette approche pour le travail de décryptage des symboles rituels dans le contexte ethnographique. Politologue, Laclau applique sa conception du déplacement tropologique à la genèse du pouvoir sur des exemples d'idéologies et de mouvements politiques contemporains. On s'est servi de son modèle pour revenir au cas de la monarchie sacrée de type méso-américain qui avait été au départ de ce parcours deux ans auparavant, en notant sa double similitude sans doute fondamentale, d'une part avec le bouc émissaire au sens girardien du terme, et d'autre part, avec une métaphore absolue de l'état social, voire de l'ordre socio-cosmique.